

Comment les structures cliniques – et leur pathologies - se déduisent de la structure du langage

1. Qu'est-ce qu'une structure ?

On a coutume de parler de structures cliniques. Mais qu'entend-on par ce mot ?

La structure est l'hypothèse d'un réel inapparent derrière une forme, une réalité sensible, une suite de transformations.

Il y a une affinité certaine entre la notion de structure et celle de topologie puisque la topologie s'occupe de ce qui reste invariant quand on exerce des déformations continues sur un objet, supposé infiniment élastique, sans provoquer de déchirures, en respectant donc le voisinage de chaque point.

Une même structure peut régir des domaines apparemment très différents. Exemple : le groupe de Klein régit le groupe des symétries du rectangle *et* l'accord de l'adjectif en français.

Une même structure peut subsister quand le même objet apparaît sous des formes très différentes. Exemple : Le cross-cap, la figure romaine de Steiner, la figure de Boy, malgré leur apparence très différente, sont trois immersions dans l'espace 3D du même objet, le plan projectif. Si on pratique une coupure complète dans l'une quelconque de ces trois surfaces on la divise en deux parties hétérogènes : une bande de Möbius, qui n'a qu'une face, et un disque plus ou moins banal. Si j'évoque d'emblée le plan projectif c'est que, selon Lacan, il donne la structure du fantasme ($\$$, le sujet-bande de Möbius, a , l'objet-disque, cause du désir, et $\hat{\diamond}$, la coupure) dont je vais me servir pour répondre à ma question. Pourquoi ces trois éléments ? Parce que le sujet est un effet de l'immersion d'un corps animal, ou presque, dans un bain de langage. Du coup les conditions d'existence d'un sujet dépendent de son rapport aux lois du langage. Ce qui suppose d'en connaître la structure.

2. L'impact du langage humain

2. a. L'oubli du langage comme spécificité de l'animal humain.

Il y a, dans notre culture, cet oubli fréquent, plus étrange encore de frapper ceux qui font profession de soigner, médecins, psychiatres, psychologues, que le langage soit la condition de toute subjectivité¹.

¹ Pour un linguiste comme Benveniste, en revanche, il n'y a guère d'ambiguïté : sans le langage, pas de sujet humain. « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet. »

Le langage humain est considéré au mieux comme une fonction « supérieure » mais réduite à un moyen de communication. Incontestablement c'en est un, et des plus efficaces, quoique de façon suffisamment équivoque pour qu'on puisse déplorer l'incommunicabilité entre les êtres. Les humains sont les seuls animaux dont le corps soit « naturellement » parasité par un langage qui n'est pas fait, à l'ordinaire, de signes, fussent-ils articulés en chaînes pour former des *patterns* de comportement, comme chez les animaux, mais de signifiants. Je dis parasité parce que le langage est avant tout ce qui constitue le sujet lui-même, ce qui donne du sens et ce qui fabrique les moyens de sa jouissance.

En même temps que le langage semble avoir supplanté tout savoir instinctif, la physiologie du corps humain s'en trouve affectée quant à sa régulation « normale ». Cela veut dire que la bonne santé d'un sujet dépend *aussi* de son rapport au langage, que ses conditions ne sont pas indépendantes de sa structure et, à l'intérieur même de cette structure, de ses modes de jouissance.

2.b. L'illusion « psycho-somatique » ,

La réduction de l'humain à une dualité psyché-soma, qu'elle soit réglée par l'organodynamisme d'Henri Ey², ou niée par le moniste DSM, qui suit en cela les aspirations anciennes d'un certain Institut de psychanalyse (!), semble constituer l'un des refoulements majeurs de l'ère scientifique.

D'une part l'abord de la pathologie par la structure du langage n'exclut pas qu'il n'existe des déterminismes d'ordre génétique ou somatique dans les troubles psychiques. Dans le schéma optique de Lacan le miroir concave représente « quelque fonction globale du cortex ». Il est nécessaire, mais insuffisant, à la constitution du moi. De plus la structure du langage humain n'agit pas sans connivence avec l'anatomie.

D'autre part le mot psychique est confusionnel. Depuis que l'*âme* (traduction de psyché) est tombée peu à peu avec la religion en désuétude, « psychique » n'évoque plus rien de spécifiquement humain. **Il n'y a pas lieu de refuser en effet une activité psychique aux animaux supérieurs...** On ne saurait leur refuser une forme d'intelligence d'ailleurs mesurable. Pour les affects, l'affaire est plus délicate et ce n'est pas pour rien qu'on distingue l'angoisse de la peur. La peur de l'antilope sentant la proximité d'un lion est-elle une phobie du lion comme la peur du petit Hans une phobie du cheval ? Montage instinctif, inné ou acquis, voire conditionné chez l'animal ; savoir sur un danger qui concerne le sujet et non son organisme (quoi qu'il en pense) chez le phobique. Il faudrait distinguer dans les cas de phobie le cheval, signifiant à tout

² La maladie mentale, si elle est toujours organique dans son étiologie est toujours psychique dans sa pathogénie. C'est une **altération mentale de nature organique**. Elle est « mentale en tant qu'effet de l'organisation psychique à un niveau inférieur. » Toute psychose et toute névrose est essentiellement une somatose, qui altère l'activité d'intégration personnelle (conscience et personnalité). La Psychiatrie est, à cet égard, la Pathologie de la liberté.

faire de Hans, de l'araignée, objet phobique translinguistique, voire du trou dans l'espace de l'agoraphobie, beaucoup moins bordée par le signifiant. Blason de la phobie.

Et pourtant, il n'est pas sûr que l'on puisse distinguer avec certitude chez l'humain les manifestations somatiques de la peur de celles de l'angoisse. C'est d'ailleurs sur des modèles animaux que sont expérimentées les substances qui seront nos médicaments « psychotropes » avec quelques résultats indiscutables et d'autres paradoxaux.

Les symptômes psychiatriques, comme les délires, sont vécus dans le registre du sens et/ou de la jouissance. Excès de sens du délire ou défaut de sens de la dépersonnalisation, mais toujours concernant le sujet personnellement.; excès de jouissance, ou défaut de jouissance avec ce fait clinique que la souffrance serait la plus insupportable en cas de perte de tout affect : syndrome de Cotard dont vous avez probablement entendu parler.

Avec le sens on aborde aussi à la question de la vérité. Car aucun sens dernier ne vient dans le langage garantir la vérité du sens, sauf à se confier à la religion, dont c'est une des fonctions de combler cette absence de garantie de la vérité. La question du sens, de la vérité, de son existence même, qui touche tous les humains n'a de sens que pour un être qui parle.

Je ne vois pas très bien ce que pourrait vouloir dire la vérité pour un animal.

2.c. Le sujet qui nous concerne, ou qui devrait nous concerner au-delà de sa maladie, se définit comme effet du langage sur un corps. L'incorporation.

Plutôt donc que parler de psychosomatique, ne vaut-il pas mieux parler des effets de l'incorporation du corps du langage, « corpus signifiant », par le corps au sens banal. Car il a aussi *un corps* ou *du corps*, car toujours affirmer qu'il est « un », c'est une présomption. Ce sujet est l'effet d'une immersion réciproque, et je ne tranche pas, d'un corps humain dans le langage, ou du langage dans un corps humain. Ou plutôt dans un corps qui deviendra humain d'incorporer le langage, justement³.

2.d. Le premier effet « massif » de cette incorporation du langage, on ne l'aperçoit peut-être pas, c'est l'aliénation première à une image dans ce qu'on appelle le stade du miroir.

Le stade du miroir, ce n'est pas simplement reconnaître que l'image dans le miroir est celle de son corps, c'est s'identifier à elle. Pourquoi le petit d'homme s'identifierait à une image, penser « c'est moi » s'il n'était pas en manque d'être, à la recherche d'un support à ce X à qui son entourage adresse des mots et suppose non seulement des besoins mais aussi des désirs et des

³ À part quelques détails qui ne sont peut-être pas sans importance, un lobe pré-frontal un peu plus joufflu, un système pileux étrange, c'est un corps quasi identique à celui des grands singes. Mais enfin quelle différence quand même, quand on sait que nous avons 98 % du génome en commun, ou plus peut-être avec le bonobo, notre proche cousin, qui d'ailleurs semble avoir une sexualité déjà un peu débridée !

demandes ? C'est bien parce qu'on parle, qu'on est exilé de la nature qu'on se pose la question de ce qu'on est. Cette première étape peut être mal assurée : signe du miroir.

En effet le moi se crée et se soutient de son aliénation, dans une image inversée de lui-même, **à condition toutefois que cette image ait fait sens pour un autre**. Pour l'Autre qui s'occupe de ce petit parlêtre. D'où sa dépendance radicale non seulement aux soins de la mère mais aux signes d'assentiment qu'elle donne de cette image. Signes qui sont à l'origine de cette instance assez déprimante qu'on appelle **l'Idéal du moi**. Mais n'en pas avoir serait pire ; le moi ne trouvant de consistance que dans le champ couvert par cet idéal, et quand il s'en écarte, sous l'emprise du désir sexuel par exemple, il perd sa consistance.

Le signe du miroir en tant que signe annonciateur de schizophrénie questionne sur la précarité des acquis de ce stade à rendre compte par un problème de physiologie cérébrale et/ou par une spécificité de la structure du langage.

2 e. On peut dire, d'autre part, que cette incorporation est pathologique dans la mesure où elle semble faire violence au corps ou du moins le soumettre en partie à ses propres lois, aux lois du langage. En effet, contrairement à l'animal, et là je cite *Encore*⁹ :

« Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction, soulignez ces trois mots, à quoi ils peuvent faire défaut. L'autre satisfaction, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient »

C'est-à-dire que la satisfaction des besoins de l'être parlant, ne suffit pas à satisfaire les exigences de l'inconscient, mais aussi que cette autre satisfaction qui se manifeste dans les symptômes peut venir mettre en péril la satisfaction des besoins. Cette autre satisfaction manifeste son exigence dès le plus jeune âge, et ça peut dérouter les personnes en charge d'élever l'enfant, et même le bébé. Cette obscure satisfaction qui peut aller jusqu'à contrarier la satisfaction des besoins est celle que l'inconscient exige. L'inconscient, c'est cet effet de l'incorporation du langage. C'est le corps du langage qui fait le corps au sens ordinaire, ie qui donne la structure vécue de notre corps à notre corps.

2 f. Le double exil⁴ du sujet

Je vous suggère d'admettre ceci, que **la relative tolérance du corps à son parasitage par le langage, ne s'obtient qu'à ce que ce sujet, effet de ce parasitage ne soit ni dans le corps, ni dans le langage, ni du corps, ni du langage**. C'est à ce double exil que le sujet doit son existence. Exister, c'est se tenir hors de quelque chose. Ni un mot, ni une partie du corps, un sujet c'est du réel. Son existence nécessite un manque dans la pensée et dans le corps.

⁴ « Ad te clamamus, *exsules* filii Evae... » (Save Regina, hymne à la vierge)

2 g. Car prendre en compte le langage, c'est-à-dire un ordre symbolique, non seulement inscrit une troisième dimension entre réel et imaginaire mais déplace la notion de réel.

Notamment d'une confusion avec la réalité. Car notre réalité ne dépasse pas la fiction, elle a structure de fiction. Il est utile de s'en souvenir face à un délire qui est une autre réalité mais jamais vécue fiction. Pour chacun de nous la réalité est faite d'un voile sur le réel, d'un écran où se joue la fiction de notre fantasme fondamental. Et ce fantasme est fait d'un tissu de dont la trame est faite de signifiants et la chaîne, de représentations. Tant que la vie reste interprétable dans les limites de cette fiction ça va à peu près. Mais le réel, qui peut pour un névrosé être l'objet pulsionnel qui le fait agir, peut à l'occasion se pointer et déchirer le voile.

Ce qui n'est pas fiction, c'est le sujet. Un sujet, en tant qu'effet réel du langage, est ce qui résiste à tout ce qui peut en être dit ou montré. Il est ce qui est **supposé** au fait de dire. « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. » Mais peut se manifester dans les symptômes. « J'appelle symptôme ce qui vient du Réel » (Lacan). On fait l'hypothèse de l'existence d'un sujet. C'est ce réel qui intéresse les psychanalystes. Notons que réel n'est pas réalité. Ici, réel signifie ce qui est recouvert par notre réalité qui elle est une fiction. En physique, le réel lui-même est voilé derrière les représentations et écritures qui tentent de le cerner. Ceux qui ignorent le réel sont plutôt ceux qui croient que la science répondra à ce qui fait la douleur d'exister et aux diverses façons dont le sujet résiste au désir qui l'anime et l'angoisse.

Quelles sont-elles ces façons ?

Évitement phobique des situations où ce désir pourrait surgir, refoulement hystérique des signifiants qui sont marqués de son empreinte, tentatives obsessionnelles vaines d'isoler les chaînes qui portent sur ce désir, clivage du moi qui « sait bien... mais quand même », récusation paranoïaque du sujet quant à son implication, forclusion psychotique de toute légitimité à habiter le monde, sans oublier les débordements des limites du fantasme qui soutient le désir dans ce qu'on appelle les passages à l'acte et les acting-out.

3 Structure du langage.

Une théorie vraiment matérialiste du sujet ne peut pas faire l'impasse du matériel auquel il est comme sujet directement assujéti. Quelle est donc la structure du langage humain ? « Langage humain », pour le distinguer de ce qu'on appelle les langages animaux. Notons que, dans la réalité, il n'existe que des langues singulières qui entrent en jeu par la parole. Néanmoins, toutes les langues ont des propriétés communes. Voici, à notre usage quelques définitions:

3 a. Le Signifiant

C'est une unité. L'humain a cette faculté étrange de découper dans le flot physique continu de l'émission vocale, du *flatus vocis*, des **unités, des Uns** que la linguistique appelle *signifiants*. Si vous enregistrez la parole vous obtenez un continuum sans césure. Il n'y a ni mots, ni lettres séparées, ni même parfois de phrases, même si vous pouvez repérer l'inflexion particulière de telle sonorité. Découper cela en unités distinctes, c'est un fait humain.

Ces signifiants sont de pures différences nous dit la linguistique structurale selon Saussure. Pas de terme positifs. Un signifiant ne vaut que par sa différence des autres et de lui-même. Il ne renvoie qu'aux autres et non à des objets définis. Même s'il peut dégénérer en signe.

C'est ce Un différentiel qui fait aiguillage entre mots à dire et nombres à compter.

Lacan précise :

Un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant.

3.b. Le signifié

C'est un autre « royaume flottant » qui n'a pas de rapport naturel avec celui du signifiant. Pour Saussure, le signe linguistique est une coupure dans ces deux nappes et s'écrit s/S mais Lacan inverse en S/s car il voulait faire sentir le primat du signifiant.

3.c. Appelons Autre ce lieu supposé contenir les signifiants. Ce lieu est topologiquement un espace ouvert, c'est-à-dire qui ne contient pas sa limite. Du coup il peut apparaître comme un trou sans fond, voire comme une gueule vorace. C'est certainement l'origine du vertige, inconnu des animaux.

Darmon, dans son excellent ouvrage *Essais sur la topologie lacanienne*¹¹, nous donne l'exemple du dictionnaire : vous entrez dans un dictionnaire, malheur à vous, vous n'en sortez plus ! Si vous cherchez la définition exacte du mot, chaque définition renvoie à d'autres mots, qui renvoient à d'autres mots qui renvoient à d'autres mots...

C'est un espace connexe : C'est un espace que vous ne pouvez pas diviser. Même si votre dictionnaire est en trois tomes, il y a des mots du tome III qui renvoient à des mots du tome II ou du tome I, c'est donc du *tissu connexe*. « Connexe » veut dire qui n'est pas fait de morceaux séparés, de mots séparés les uns à côté des autres, à l'image justement du dictionnaire. Or, et c'est le grand apport de Saussure à la linguistique, le signifiant n'est qu'une pure différence d'avec les autres et même de lui-même. Le signifiant n'apparaît comme Un, qu'à se découper du reste, il ne se découpe que le temps de le dire, avant retomber dans la colle commune.

Pour visualiser ce lieu, partons de la **définition lacanienne du signifiant** (qui est plus restrictive que la définition linguistique):

Un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant (et non pour quelqu'un d'autre).

Cet autre signifiant ne vaut que d'être Autre, c'est le lieu de l'Autre, écrit A

La définition du signifiant peut s'écrire $S_1/\$ \rightarrow A$,

Mais cet Autre, en tant que lieu du signifiant contient le S_1 . Et du coup A, on peut le remplacer par : $S \rightarrow A$, d'où l'écriture : $S \rightarrow (S \rightarrow A)$ et ainsi de suite :

$$S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow (A)))^5$$

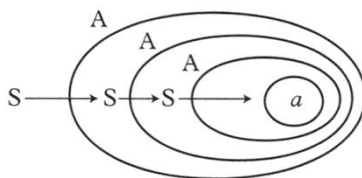
et ainsi de suite,

À chaque fois le signifiant qui s'extrait... et pourquoi s'extrait-il, ce signifiant ?

C'est ce qu'on appelle un *signifiant maître*, mais il est repris par l'Autre puisque l'Autre est le lieu du signifiant. Et de devenir le lieu où la relation s'écrit, ce terme, loin de s'enrichir, ce lieu se creuse.

Pourquoi parce que cette relation est une pure négativité S dit je ne suis pas A. *Pour celui qui ne se contente pas de parler mais de dire, l'identité s'efface.*

Autre schéma qui est le même, mais spatialisé¹² :



NB. Cette propriété du signifiant d'être pure différence des autres et de lui-même est sans doute caduque dans le champ psychotique des schizophrènes, là où ils prennent les mots pour des choses comme le dit Freud. En effet une chose n'est pas différente d'elle-même, elle est par définition identique à elle-même. Du coup dans ce champ existe une topologie discrète, faite d'éléments séparés. Cela expliquerait la perte d'une signification ordonnée autour d'une exception.

La question se pose tout de même s'il y règne un ordre dans ce lieu. L'idée de Lacan c'est plutôt qu'il n'y a que des voisinages, lesquels ne sont pas étanches même lorsqu'il s'agit d'un sujet élevé simultanément dans plusieurs langues.

La notion de connexité est liée à celle de pure différence du signifiant mais celui-ci peut se cristalliser dans certaines affections.

4. La jonction corps imaginaire-langage symbolique se fait par leur trous respectifs, i.e. par l'ensemble vide. Ce vide c'est ce qui donne asile au sujet.

Dans le langage, espace ouvert, il n'y a pas de bord mais c'est la fonction du phallus que de border ce trou, de faire limite au langage en lui donnant son référent, son point fixe. Le phallus

⁵ ce qui évoque l'écriture des nombres en théorie des ensembles :

$\emptyset ; \{ \emptyset \} ; \{ \emptyset, \{ \emptyset, \} \} ; \{ \emptyset, \{ \emptyset, \} \}, \{ \emptyset, \{ \emptyset, \{ \emptyset, \} \} \} ; \{ \emptyset, \{ \emptyset, \} \}, \{ \emptyset, \{ \emptyset, \{ \emptyset, \} \}, \{ \emptyset, \{ \emptyset, \} \} \}$
 $0 ; \langle 1 \rangle ; \langle -2 \rangle ; \langle \text{---} 3 \text{---} \rangle ; \langle \text{---} 4 \text{---} \rangle$

modifie la structure de l'Autre en fixant la signification du désir de la mère comme signification sexuelle⁶.

Mais cela suppose une opération qui, par hypothèse ne se produit pas dans la psychose. Avec cette opération, l'Autre n'en reste pas moins incomplet, troué, mais ce trou a un bord. Il se fait que le corps animé par les pulsions est lui aussi troué au niveau des orifices naturels⁷. La pulsion va tracer les zones érogènes comme autant de bords aptes à se co-apter au bord phallicisé du langage. Ce qui explique qu'un sein sevré puisse être un phallus aussi bien que le « bâton merdeux », le regard ou la voix. Cette coaptation des orifices du corps et de la langue va donner un domicile au sujet. En tant que sujet du signifiant, le sujet est au départ sans domicile fixe, il court sous la chaîne des signifiants dans une course sans fin. Comme on peut le voir dans la manie par exemple, c'est un sujet qu'on n'arrive pas à attraper et d'ailleurs lui-même ne se laisse pas attraper, il est emporté.

4 a. Le fantasme ($\$ \diamond a$) est ce qui va faire un lien stable entre ces deux trous en le voilant.

Ce faisant il nous donne accès à *une* réalité, la nôtre. Cette sorte de lunette à voir le monde, nous ignorons son existence, nous croyons avoir affaire au réel même, mais enfin il suffit de s'écarter un tout petit peu des lieux familiers pour que notre réalité ne soit plus si bien assurée. Promenez-vous dans une forêt à la nuit tombante, vous verrez que ça commence à s'agiter...

Sa formule proposée par Lacan: ($\$ \diamond a$) donne à voir cette union entre les deux termes, $\$$ le sujet exilé du langage, et a l'objet qui en séparant du corps le troue.

De même que le moi (m) s'appuie sur son image en miroir, $i(a)$, le sujet désirant s'appuie sur un fantasme qui l'inclut comme absence.

- Les parenthèses

Les parenthèses, je vous propose de les lire comme l'indication que ça, c'est inconscient, ça échappe à la prise du moi.

- S barré, c'est le sujet du désir inconscient que Freud a découvert dans son autoanalyse.

Désir, essence de l'homme, dit le philosophe, mais l'homme ne sait pas ce qu'il est lui-même en tant que sujet. C'est l'exilé du langage, c'est ce qui est supposé quand il y a un dire. C'est ce qu'on suppose s'exprimer dans les lapsus et les symptômes. Il n'y est fait allusion, à ce sujet – tout au moins à une moitié de lui – dans ses énoncés que sous forme de traces grammaticales

⁶ IL fait probablement plus : il identifie les sens opposés dans l'inconscient : « Ce n'est pas ma mère » = « C'est ma mère ».

⁷ Les orifices corporels ne suffisent pas par nature, à faire bord, à faire trou pour un sujet. Le syndrome de Cotard, dans sa forme évoluée, se présente comme une disparition des orifices, « je n'ai plus de bouche, je n'ai plus d'anus » aussi bien que des organes.

qu'on appelle les « shifters ». Ça peut se manifester de façon un peu plus bruyante dans les lapsus et autres actes manqués, mais \$, ça peut se dire aussi : un signifiant qui manque, S barré, qui manque dans l'énoncé et qui n'y est que représenté. À ce titre, ça n'en fait encore qu'un sujet atopique, erratique.

- **Petit a**, c'est l'objet cause du désir, c'est l'exilé du corps, du corps narcissique, du corps que je peux investir narcissiquement, c'est une partie du corps exclue de la représentation. C'est une partie exclue de la représentation, mais qui va conférer à cette représentation son caractère satisfaisant, propre à une certaine promesse de jouissance. C'est lui qui va localiser, fixer pour reprendre un terme freudien – *Fixierung* –, **qui va fixer le sujet errant sur le bord des zones érogènes**. En effet la fonction a va être assurée par les objets de la pulsion : des objets détachables du corps, vous les connaissez : la voix, le regard, le sein, les fèces. C'est-à-dire que nous allons parler, penser, en oral, en anal, nous allons plutôt nous taire en scopique, et aussi en vocal parce que l'incidence de la voix comme objet c'est plutôt l'interruption soudaine du flux de la parole, l'ordre qui intime ; mais ça va localiser ce sujet quelque part, ce sujet jusque là erratique, sous la chaîne signifiante. Ce qui est étrange, c'est que dans la formule du fantasme \$ poinçon de petit a, (\$ ◇ a), Lacan a d'abord pensé « petit a » comme l'image de l'autre, avant qu'il ne produise « petit a » comme ce qui justement est habillé, masqué par cette image, mais n'en fait pas partie, puisque « petit a », est quelque chose qui fonctionne en creux. Ceci permet de distinguer clairement l'objet de l'amour de celui qui cause le désir.

Ce pas est absolument essentiel si l'on veut pouvoir **distinguer la dépression névrotique du deuil ou de la mélancolie**. Dans la mélancolie il ne s'agit pas de quelque chose qui se joue au niveau du rapport du moi à l'image spéculaire, il s'agit de quelque chose de radical au niveau de l'objet *a* comme cause du désir, c'est une extinction du désir.

Cet objet petit a va se substituer au manque du dernier mot. En l'absence de toute garantie de la vérité, c'est cet objet *a* qui va boucher le trou de l'Autre. On voit donc que c'est la propriété même du langage, son incomplétude qui invite à sa fermeture et avec forcément quelque chose d'hétérogène, puisque aucun mot ne peut venir à cette place. C'est ce que ne peut pas croire le paranoïaque.

- **Le poinçon : ◇**

représente la coupure qui dans le tissu compact du langage simultanément détache et unit sujet et objet *a*. Il peut se lire : pas de sujet sans cet objet mais pas en sa présence. Son surgissement, c'est l'affect. Dans la honte, nous présentifions au regard de l'Autre, dans l'angoisse c'est la perception du désir inconscient, dans le deuil, nous perdons celui pour qui nous étions cet objet,

— **Il détache** : parce que l'existence d'un sujet se paie toujours d'une perte de quelque chose, d'un fragment du corps imaginaire, c'est-à-dire du corps investi, ce premier corps de l'image spéculaire, de mon image : « Moi » ! L'existence du sujet se paie d'une entame de cela. Vous pourrez le voir assez facilement au moment de l'adolescence où l'exigence de la réalisation du désir est confrontée à la dimension de l'amour comme défense contre le désir. « Je te désire », c'est-à-dire je t'ampute de quelque chose. J'ampute ton image parce que ce n'est pas ton image que je désire, c'est quelque chose qui est en soustraction de cette image. J'aime ton image, c'est-à-dire la mienne, mais je te désire et ce désir m'angoisse, parce qu'il y a justement quelque chose à payer dans cette affaire.

— **Il unit** : parce que cet objet, c'est le seul support du sujet. C'est en tant qu'il va manquer à l'image du corps et à la réalité — réalité qui est toujours à l'image du corps, faite de corps, voire extension du corps. C'est en tant qu'il manque, cet objet, qu'il peut tenir lieu du manque qu'est le sujet. C'est un manque pour un autre manque : découpe, partie manquante du corps, signifiant qui manque dans le signifiant. Cette coupure est liée à l'existence du phallus, elle a les liens les plus étroits avec la fonction de castration.

Qu'est-ce qui précipite la formation du fantasme ?

Réponse : sans doute le moment où l'enfant perçoit qu'il ne comble pas sa mère, qu'il n'en est pas le phallus imaginaire, même s'il a pu un temps la leurrer et se leurrer de l'incarner. Elle a un désir au-delà de lui. Il faut qu'il trouve en urgence un Ersatz d'être. Cet Ersatz, c'est l'objet a : il se pare de cet objet, il s'en sépare pour se faire dans son fantasme cet objet : il se fait voir, entendre, sucer, voire chier... La précipitation du fantasme relève donc sans doute de la vacillation de la valeur phallique de son image avec passage à la fonction symbolique du phallus : la castration.

Le fantasme est pour le sujet le cadre indépassable de ce qu'il peut accepter en vérité.

L'importance que prennent ces objets « *petit a* », le plus souvent couplés dans la névrose, par exemple fèces/regard, tient à ce qu'il remplit cette fonction de substitut d'être. Son retour n'est pas formation de l'inconscient, ce n'est pas lapsus, oubli ; quand il revient, cet objet, c'est la honte, l'angoisse, c'est l'affect. **La vérité n'est pas une question philosophique ou logique décharnée. C'est une question prise dans la jouissance.** C'est vrai parce que je le sens comme ça et si je le sens comme ça, c'est parce que c'est conforme au trajet déjà frayé vers la jouissance. Mais s'il y a une réalité commune quand même, puisque nous sommes en général d'accord pour dire d'un fou qu'il délire, c'est parce qu'il n'y a qu'un seul référent commun aux êtres parlants, ce fameux phallus. Ce phallus qui n'est pas un signifiant qui tombe du ciel, il a son pendant, si je puis dire, dans le corps, soit sous la forme de quelque chose en trop, soit de

quelque chose en moins, mais enfin il n'est jamais à sa place, mettons un cache sexe : moins phi (φ).

Comme organe, il témoigne par son comportement qu'il est sensible à la jouissance¹⁴, il est en plus impliqué dans la génération et donc dans l'origine, et de plus son fonctionnement qui consiste en une alternance - tout à fait contingente dans le monde animal - d'érection et de détumescence, il est sans doute pour cela apte à constituer le symbole qui marque la fonction élémentaire : présence – absence du signifiant.

5. Je vais maintenant partir de la logique du fantasme pour commencer à entrevoir ce qui va différencier les différentes structures que nous pouvons rencontrer en clinique.

Le fantasme est donc ce qui assure au sujet une réalité fondée sur la légitimité que confère la castration. Il est foncièrement hétérogène : L'objet est d'une autre structure que le signifiant : c'est quelque chose de différent, c'est quelque chose qui vient faire butée.

5.a. La logique du fantasme c'est la négation du cogito de Descartes : « Je pense donc je suis ». C'est : *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas*. C'est-à-dire *ou je ne pense pas, là où je suis, ou je ne suis pas, là où ça pense*.

Ou le sujet est quelque chose de l'ordre d'un effet de sens, effet de sens lesté par un objet qui ne sera pas aperçu. On le sent dans le lapsus, dans l'équivoque : dans toutes les traces du sujet il y a un effet de sens ; ce qui se voit moins, c'est l'objet.

Ou alors c'est au contraire la jouissance qui est au premier plan, qui est entr'aperçue dans l'intervalle entre deux signifiants. Cette oscillation entre ces deux pôles va le plus souvent sans aller jusqu'à la rupture — pas tout signifiant, pas tout objet — c'est ça la castration, c'est une façon de la dire. C'est le régime phallique, le régime de la coupure. La représentation du sujet se fait toujours au prix d'une perte de la signification, mais aussi de jouissance. Ma jouissance aussi est toujours entamée par le fait que je dois me faire représenter. J'ai un certain souci de ma figure dans le monde : je ne fais pas n'importe quoi, je ne m'adonne pas à n'importe quelle jouissance parce qu'il y a toujours ce souci d'être re-« présentable ». Ce qui est cédé de jouissance est métaphore de mon existence. Bien sûr, ça a ses limites. Et il y a d'ailleurs des états-limites.

5.b. Les états-limites de la clinique peuvent être entendus justement comme les états qui se produisent lorsque le fantasme en arrive à ses limites.

Nous les connaissons, ces limites du fantasme.

C'est **Pacting-out**, un acte symptomatique où le sujet réduit sa division au maximum, dans le sens d'une monstration. Monstration de l'objet. C'est un effet en analyse d'un forçage de l'analyste dans le sens de réduire le désir de l'analysant à des mots. C'est l'exemple célèbre dans la

littérature analytique du sujet qui, se croyant plagiaire et dont l'analyste lui a montré, preuves en main, qu'il ne l'était pas qui lui raconte alors que, sortant de chez son analyste, il avait pris l'habitude de passer dans une rue voisine pour regarder les menus des restaurants spécialisés dans les cervelles fraîches. Il s'en étonne. C'est un *acting-out*, c'est-à-dire une façon de dire les choses en les montrant ou plutôt de les jouer : *to act*, c'est jouer un rôle dans une pièce de théâtre. *To act out*, c'est raconter en jouant la scène. Comme le désir ne peut être dit totalement car la cause du désir, ce n'est pas un mot mais un objet irréprésentable, forcer l'aveu du désir risque de provoquer l'*acting-out*. A la différence du symptôme qui n'est pas un appel à l'interprétation, l'*acting-out* semble être un appel muet à l'interprétation.

L'autre limite, c'est **le passage à l'acte**. C'est l'autre versant, c'est quand le sujet est acculé, n'a plus de signifiant pour le représenter, il se retrouve identifié à l'objet *a* qui sort de la représentation. Ainsi la jeune homosexuelle dont parle Freud qui se promène dans le quartier où travaille son père au bras de cette « demi-mondaine » (ça, c'est la dimension d'*acting-out*). Provocation qui finit par produire ce qui devait arriver. Elles rencontrent le père qui lui décoche un regard furieux. Alors la demi-mondaine qui ne veut surtout pas d'ennui lui dit qu'il faut arrêter leur relation. Là-dessus notre jeune homosexuelle enjambe le parapet du pont du train de petite ceinture de Vienne : c'est le passage à l'acte. Dans la tentative de suicide, le sujet échappe à la division, mais c'est pour être identifié à l'objet immonde, rejeté totalement.

Une troisième limite du fantasme, ce sont les parenthèses qui le déterminent comme inconscient. Le caractère inconscient du fantasme, ce qui en maintient le caractère d'hypothèse du désir de l'Autre, peut se perdre ; hypothèse quant au désir de l'Autre, hypothèse quant à ce qui m'attend, quant à ce à quoi je suis attendu. C'est-à-dire que mon désir m'apparaît toujours dans une certaine obscurité, il doit être interprété et cette nécessité d'être interprété peut être perdue si le désir de l'Autre se présente dans une clarté excessive. Par exemple, en vivant une expérience qui va vérifier le fantasme — ou, au contraire, le contredire radicalement. Ce qui peut déclencher des états d'excitation — ou de dépression — en venant ruiner la fonction phallique qui est toujours cette fonction de *pas tout*, de pas entièrement. Cette fonction de castration qui maintient une certaine opacité sur le désir de l'Autre : il faut faire l'appoint pour l'interpréter.

Cette fonction de castration du *pas tout* de la vérité, qui assure le soutien de la réalité, au prix d'une perte, c'est ce qui peut disparaître dans certains états et provoquer des bouffées délirantes plus ou moins réversibles — sans qu'il soit nécessaire qu'on ait affaire à un sujet psychotique — et généralement marquées par une excitation. Parfois, c'est le contraire : la réussite d'un sujet peut se

transformer tout à coup en une espèce de plénitude avec perte de ce manque qui le soutient, ce sujet, et le virage à une mélancolie transitoire.

6. Les névroses se caractérisent par le fonctionnement du fantasme tel qu'il est ici décrit. Nous verrons pour chacune ses spécificités dans d'autres cours. Notons qu'il y a toujours une tension entre la demande d'amour, qui exige de se conformer à l'Idéal du moi, et les exigences du désir soutenu par le fantasme, qui, s'il était pur désir, détaché de tout amour, serait sans égard pour son objet. Il faut ajouter que dans la névrose le fantasme est inconscient, c'est-à-dire qu'il organise le lieu de l'Autre par un refoulement originaire spécifique. On peut le concevoir comme le montage de ce lieu Autre en structure möbienne⁸, c'est-à-dire, permettant à la fois le refoulement secondaire de certains signifiants et leur retour sans avoir à franchir aucun bord.

7. La perte des parenthèses, vous la trouvez déjà dans les perversions. Ce fantasme qui mène le névrosé inconsciemment dans la vie, le pervers prétend en savoir bien plus. Il est à peu près au fait de l'objet cause *a* : le voyeur sait forcément que ça a à voir avec le regard, l'objet cause de son désir. Ce qu'il ne sait pas forcément, c'est que son propre être se réduit à ce regard. Il pourrait l'éprouver par la honte si quelqu'un venait le surprendre en train de regarder, mais ça c'est plus vrai du névrosé qui s'adonne à sa petite perversion voyeuriste. Il peut s'agir alors d'un équivalent d'acting-out quand, dans une analyse, l'analyste rabat excessivement le fantasme du sujet sur la réalité supposée de la séance (cf Un cas de perversion transitoire... de Ruth Lebovici). Il y a tout de même un équivalent des parenthèses en ce sens que l'exercice de la perversion suppose de mettre en place une scène, **une autre scène** mais celle-là, à la différence de l'inconscient du névrosé, est jouée à la lettre près du scénario. Il y a clivage du moi, dit Freud. Et notamment à l'égard de la castration :— Je sais bien qu'elle ne l'a pas, le pénis — Mais quand même elle l'a et en voici la preuve : le fétiche. Ce qui est caractéristique de la perversion vraie est la nécessité de ce clivage.

Le pervers « vrai » n'a pas honte puisque ça ne sera pas lui. Pourquoi ce n'est pas lui ? Parce que les éléments du fantasme sont distribués : si lui se met en position d'objet *a* ou en position de se faire l'instrument qui fera surgir cet objet, le sujet divisé, $\$$, ça sera quelqu'un d'autre, ça sera sa victime. Le cas de l'exhibitionniste est intéressant à considérer car il montre comment le refus de la castration « La mère a bien le phallus : le voilà qui sort de la fente de l'imperméable ou de la braguette » entraîne le surgissement de l'objet *a* regard sur un autre sujet, lequel est le vrai sujet : celui qui sera divisé par l'exhibition et sur lequel va apparaître justement l'objet dans la fente palpébrale, le regard, c'est la petite fille. Refuser la castration amène logiquement à compléter le

⁸ Une structure möbienne, comme la bande de Möbius, est une surface où les deux faces sont en continuité et de ce fait n'en font qu'une.

vrai manque de l'Autre, celui que note l'objet *a*. Du même coup, sa subjectivité disparaît : puisque c'est un autre qui va payer de son angoisse. Par contre, lui, il a à sa charge [et à ses risques et périls] le dispositif : il est plus au service du montage fantasmatique qu'au service de sa propre jouissance, puisque tout ça est supposé restituer à l'Autre la jouissance qui lui manque. C'est pourquoi il n'éprouve pas de culpabilité mais qu'il peut être tenté par une vie religieuse ou de service.

Le mécanisme du clivage, pour Freud, est l'effet d'un désaveu, d'un déni de la castration (Verleugnung).

8. Les psychoses en général sont caractérisées par une spécificité sinon par le défaut de la mise en place du fantasme fondamental. Mais il faut partir de cette mise en place fantasmatique pour en comprendre la logique. Le mécanisme proprement psychotique n'est pas le refoulement. Ce défaut de mise en place du poinçon (lié à la fonction du phallus) peut être référé à ce que Lacan a appelé *forclusion du Nom-du-Père*, c'est-à-dire le défaut de la mise en place du phallus comme signifiant d'exception dans l'inconscient. Il en résulte que les objets *a* ne seront pas phallicisés, qu'ils ne viendront pas – dans le fonctionnement délirant – comme cause du désir.

Le lien entre le sujet et l'objet sera différent, beaucoup plus serré que le lien qu'indique le poinçon. Et les deux formes principales de ce lien entre $\$$ et *a* dans la psychose sont l'alternance et l'équivalence avec toujours la perte des parenthèses.

8.a. À partir de là, on peut arriver à **la maniaco-dépressive**, qui est une des psychoses, mais qui mérite d'être distinguée parce que sa logique diffère de celle des autres.

Ne serait-ce que parce qu'elle se présente cliniquement par une alternance, ce qui suppose une dissociation des éléments du fantasme (Charles Melman) avec manifestation exclusive de l'un des termes $\$$ ou *a* de façon répétitive ou alternée.

Dans la manie, on peut considérer qu'on a affaire là, de façon paradoxale, à un pur sujet — en tant que pur désir, un pur trou — détaché de sa cause et du lest que cette cause produit, de devoir être à chaque fois payée dans l'articulation signifiante. Dans la manie, il n'y a pas cette perte⁹ et on a une espèce de glissade signifiante du sujet, aspiré par la « grande gueule » de l'Autre. C'est un pur sujet, mais c'est un sujet qui, faute d'être lesté par l'objet *a* n'a pas d'être *au monde*, en fin de compte. Il est presque réduit au principe de répétition de la chaîne.

⁹ Ou plus exactement, cette perte ne vient pas freiner la répétition signifiante, elle est perdue quant à sa fonction d'assurer un être au sujet.

Dans la mélancolie, c'est l'autre aspect : c'est l'objet *a*. On pourrait dire que le sujet est totalement égal — égalisé — à cette jouissance de l'être, à cet être immonde qui dans le fantasme a pour fonction de soutenir le sujet. La différence est dans la coupure : coupure *dans* la totalité (pour le fantasme), ou *en* totalité (pour la mélancolie).

Le sujet va suivre le destin de l'objet qui devait fonctionner comme cause du désir avec le risque terminal : être retranché du monde des représentations. Mais dans le type même du suicide du mélancolique, il y a des différences : il y a celui qui s'éjecte par la fenêtre, celui qui se noie dans la Seine, mais il y a aussi celui qui se pend et qui vient en quelque sorte collaber l'objet *a* et le phallus — objet phallique qui, pour le coup, n'est plus un symbole, qui est quasiment l'organe imaginaire réifié. Il y a une dimension imaginaire, qui reste dans cet accrochage à l'arbre ou à la poutre, du corps réduit à la présentification réelle d'un phallus complètement imaginarisé. **Dans tous les cas la mort présentifie le point de butée qui manque dans le fantasme maniaco-dépressif : loi du tout ou rien évacuant la réserve où pourrait se tenir le sujet.**

Quand je dis alternance de $\$$ et de *a*, ces termes perdent quand même une part de leur valeur propre. Dans la manie, le sujet n'est plus barré, ce n'est pas un sujet divisé par l'objet, c'est un sujet sans *Dasein*, sans être au monde — même si par ailleurs il jacte beaucoup et fait beaucoup de bruit. Dans la mélancolie, l'objet *a* perd sa qualité essentielle d'être une partie détachable du corps. « Normalement » c'est toujours partiellement que l'objet *a* vient donner un semblant d'être au sujet. Dans la mélancolie, cet objet *a* n'est pas une fonction partielle, il est réduit à sa fonction d'être jetable, d'être immonde, d'être hors de la représentation, mais c'est le corps entier qui va s'engouffrer dans l'appel du vide — de la fenêtre, ou se suspendre à la poutre — évoquant cette exhibition obscène du signifiant phallique dégradé en signe, venant obturer le trou dans l'Autre.

Cette désépécification de l'objet *a* dans la psychose sur laquelle Marcel Czermak insiste beaucoup, entraîne du même coup, la perte de son caractère partial et partiel. On n'a plus affaire à l'obsessionnel qui tourne autour de l'objet anal, ou de l'hystérique autour de l'objet oral, ou du scopique, etc. Tout se passe comme si le mélancolique (et les psychotiques en général) ne disposaient pas de cette monnaie pour régler leur droit à être au monde et que ce droit ne pouvait être acquitté que de la vie du corps. Donc l'usage du terme de *a* dans la mélancolie mérite d'être réfléchi et on aurait plutôt affaire à quelque chose de l'ordre de *La Chose*¹⁰...

Topologiquement, la gueule ouverte, on le voit, c'est cette fonction d'un trou dans l'Autre en tant qu'il n'est pas bordé par le phallus : un trou qui n'a pas de bord — parce qu'il y a des trous sans

¹⁰ La Chose fait référence au terme *das Ding* utilisé par Freud et repris par Lacan notamment dans l'Éthique de la psychanalyse.

bords. Dans le Cotard, qui peut constituer l'une des formes évoluées de la mélancolie, mais qu'on peut éventuellement voir surgir dans d'autres psychoses, c'est plutôt la fermeture sphérique de la Chose.

8.b. Dans la paranoïa, qu'est-ce qui se passe ?

Il se passe que **le monde se met à lui faire signe** et plutôt de façon malveillante.

Certitude chez le paranoïaque qu'il y a des signes, que ces signes le concernent et que, quelque part, *on* sait ce que veulent dire ces signes. **On sait ce que veulent dire ces signes** : lui ne le sait pas toujours, mais l'autre le sait. C'est ce qu'on appelle la « signification personnelle », qui est l'un des acquis de la clinique, dû à Clemens Neisser en 1892. C'est un signe essentiel : c'est beaucoup plus important pour poser le diagnostic de délire que le point de non-conformité à la réalité. Cette signification personnelle ne situe pas le délire comme erreur par rapport à la réalité, mais désigne la position singulière du paranoïaque dans son discours : **il est visé et de cela il ne peut pas douter**. Certitude immédiate qui ne s'acquiert pas à la suite d'un doute méthodique comme celui de Descartes. Incroyance radicale : pas possible que ce soit lui le sujet de cette pensée, de cette action, de ce signe. Ce n'est pas lui, ça ne peut pas être lui. C'est le phénomène fondamental de l'incroyance, que Freud avait déjà souligné, en insistant pour le paranoïaque sur le caractère d'*Unglauben* : il ne peut pas croire à sa culpabilité — œdipienne ou autre — et que Lacan reprend, pas tellement sur le thème de la culpabilité, à savoir ce sur quoi porte l'incroyance, mais sur l'incroyance elle-même. Sur le fait qu'il n'y a pas de possibilité de croire, parce que, pour croire, il faut qu'il y ait une notion de cause, c'est-à-dire de quelque chose qui n'est pas évident, qui n'est pas donné : on ne croit en Dieu que justement parce qu'il y a quelque chose qui manque à l'origine.

C'est une certitude qui ne porte pas sur une signification, mais sur une « signification de signification », c'est-à-dire sur le fait que ça signifie quelque chose. C'est ça qui est important : pas *ce que ça* signifie, mais que *ça* signifie. C'est pourquoi, dans notre clinique, c'est moins important de voir ce que signifie le délire que d'apprécier cette certitude de signification « proportionnelle, dit Lacan, au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même ». C'est-à-dire qu'il y a eu un temps de suspension, non pas de doute, mais de suspension du sujet, parce qu'il a manqué là un signifiant pour le représenter, parce qu'il est tombé sur quelque chose qui le laisse sans signification et, immédiatement ou très vite, survient la certitude qu'il est visé parce qu'il se trouve précipité dans le trou de la signification, lui. La certitude porte donc sur la signification et secondairement sur le référent qui ne peut être que le

sujet lui-même. C'est-à-dire en gros, **qu'il vient à la place de ce qui, dans la névrose, s'appelle le phallus**. Et le corps du sujet se trouve précipité, happé dans le trou de signification brusquement dévoilé. Au lieu où se trouve dans la langue le référent de la signifiante qui a été introduite par le Nom-du-Père, référent qui donne signification au fait de se retrouver père ou de se retrouver *fils de*, éventuellement, c'est-à-dire dans quelque chose qui nécessite une symbolisation préalable, le paranoïaque [mais aussi tout psychotique] se retrouve devant un réel brut.

Melman¹¹ a décliné toutes les positions paranoïaques à partir de cette position d'être à la place du phallus : l'érotomanie, la mégalomanie, mais aussi la jalousie, la revendication — puisque s'il est à cette place-là, c'est normal que tout vienne vers lui et si toutes les choses ne viennent pas vers lui c'est donc qu'on lui vole.

Tout se passe dans la paranoïa comme si le refus de la loi de castration que le référent phallique implique avait pour conséquence que le sujet vienne occuper cette place du phallus.

C'est donc le sujet qui voit converger sur lui toutes les intentions de significations normalement attirées par la gravitation phallique, et comme disait l'un de mes patients : « **Il existe un faisceau d'indices dont je suis la preuve** ». Il se trouve à la place de la référence mais sans la médiation du phallus, et sans qu'aucun objet partiel ne soit venu se loger dans cette référence phallique. Le sujet incarne dans la réalité l'instance phallique normalement refoulée. Il devient, en quelque sorte, un phallus réel sur la scène du monde. Avec cette espèce d'érection propre aux paranoïaques : ça se tient. Ça se tient, mais c'est précaire : ça ne tient que dans la mesure où la certitude que tout renvoie à lui fonctionne. Si vous réussissez, grâce à votre sens clinique, à lui faire remarquer qu'il n'est pas ce qu'il croit, alors vous risquez de le voir se précipiter du haut d'un pont, parce que l'autre possibilité, c'est d'être réduit à l'objet *a* — à un déchet en tant qu'étranger à ce qui est représentable. Donc, un paranoïaque, il ne faut pas le guérir : il faut le calmer. En tout cas, il ne faut pas interpréter.

Il existe des paranoïas sans hallucinations ni automatisme mental, ce qui les distingue des autres psychoses de type schizophréniques.

La paranoïa, ça se présente comme une forclusion du hasard mais aussi bien de la causalité. Du hasard, vous le comprenez plus facilement. Pour le paranoïaque tout ce qui surgit est forcément un signe de quelque manigance. S'il n'y a pas de hasard, il y a forcément une cause. Alors pourquoi forclusion de la causalité ? Ce serait plutôt le contraire : tout a une cause ! C'est oublier qu'il n'y a de cause que de ce qui cloche. La cause suppose une interruption dans la chaîne des phénomènes, ce qui fait qu'on va rechercher ce qui manque justement, c'est-à-dire la cause. En

¹¹ Melman Ch. Conclusion des journées des 21 et 22 novembre 1998, *Les paranoïas*, Cahiers de l'Association freudienne internationale, Paris, 1999.

fait cette cause n'est autre que l'objet cause du désir du chercheur. Mais le paranoïaque, lui, ne cherche pas la cause. La notion de cause n'a même pas de sens : ce qu'il veut, c'est des preuves et, en fait, soit il les a déjà, les preuves, mais il n'arrive pas à les faire valoir auprès de l'Autre, soit on les lui dérobe. C'est pour ça qu'il va continuer à en chercher, mais une preuve, ça n'a pas la même structure que l'objet cause, parce que l'objet cause, le sujet névrosé sait quelque part qu'il ne pourra pas le fournir avec des mots, qu'il ne pourra pas le produire dans la conversation. Cet objet est cause de mon énonciation, c'est ça qui me fait parler, mais je ne peux pas le produire. L'illusion paranoïaque, c'est l'idée qu'on peut le produire *parce qu'il serait homogène au langage* comme le sont les pièces d'un procès et d'ailleurs « le docteur le sait très bien ».

La forclusion de la cause, c'est la forclusion de l'idée même qu'il puisse y avoir de l'hétérogène, que toute vérité ne peut que se mi-dire, que c'est l'objet cause du désir qui fait l'appoint : c'est vrai parce que ça correspond à mon fantasme. Pour le paranoïaque, tout peut et doit être dit.

Il faut noter que la relation spéculaire est menacée mais en partie préservée. Il n'y a pas de signe du miroir, c'est-à-dire de sentiment de ne plus se reconnaître. En revanche il y a toujours une difficulté à concevoir l'autorité comme autre chose qu'une domination intimidante. Dans le déclenchement du délire paranoïaque on retrouve une situation qui n'a pu être vécue que sous le mode d'une humiliation.

Voici la lettre d'un paranoïaque au Procureur de la République :

Monsieur le Procureur de la République,

Compte tenu du fait de l'occultation qui m'a été soumise quant à mon identité réelle, je me vois dans l'obligation et en toute légitimité de me constituer partie civile auprès de votre (sic) institution.

Afin d'attester la véracité de ma plainte à l'encontre de M. V A. (son père), je souhaite que celui-ci et moi-même soyons soumis à un examen génétique. Il apparaît que toute cette machination gravissime n'ait eu d'autres objectifs que de me priver de prérogatives conséquentes. Plus grave encore, constitue le fait que ces agissements ont été prémédités dans le but d'apporter un soutien notoire à des mouvements fascistes.*

Je demande à ce qu'une enquête soit ouverte afin que dignité me soit rendue. De plus, je décline toute responsabilité concernant d'éventuels manquements qui m'incomberaient, n'ayant pris connaissance et ne possédant aucun document m'octroyant un statut particulier.

Dans l'attente d'une réponse et procédure de votre (id.) part, je vous prie d'agréer, Monsieur le Procureur, mes respects les plus sincères.

8.c. Dans la schizophrénie, le sujet schizophrénie est également visé mais le ou les

persécuteurs sont plus flous, ce ne sont pas forcément des personnes. Le langage y apparaît de façon plus claire comme ce parasite qui envahit le corps et prend possession de sa tête, de son corps. Les symptômes principaux sont l'automatisme mental et les hallucinations, les voix, le devinement ou le commentaire de la pensée, les troubles du cours de la pensée avec des barrages, l'obscurité des propos, les troubles de la vie affective etc. C'est dans cette structure qu'on peut retrouver ce signe du miroir. Il peut éprouver une dissociation de son image livrée au découpage par le langage. Il faut admettre que dans les phénomènes schizophréniques le signifiant perd ses propriétés. « Ils prennent les mots pour des choses. »

Un exemple nous aidera à entrevoir la difficulté vitale d'un schizophrène.

Gilles est un patient cité par Danièle Brillaud dans son dernier livre *Classification lacanienne des psychoses*:

Sur les raisons de son hospitalisation il dit d'emblée :

- « Je sais pas... **j'essaie de retrouver un peu mon image.** » Et pour cela « **j'essaie de penser, mais j'y arrive pas...** »

- *Vous ne comprenez pas pourquoi vous êtes à l'hôpital, finalement, c'est ça ?*

- Oui, c'est ça,

- *Vous pensez que c'est lié à quoi ?*

- **La vie fictive**, fictive... c'est de **ne pas savoir où l'on est...** où on va. Il y a des gens qui peuvent le cerner, mais c'est dur quoi, **la limite...**

- *C'est quoi la limite ?*

- **La limite**, ben... **c'est un temps...** la limite, ça veut dire que **c'est fortuit**, c'est... vous lisez un livre, il y a des limites.

- *Et comment vous vous situez, vous, par rapport à cette limite ?*

- Mal, bien mal,

- *C'est-à-dire, pouvez-vous nous expliquer ?*

- Non,

- *Ça représente quoi, pour vous, une limite ?*

- **Ça représente des antécédents.**

- *Hum... C'est-à-dire ?*

- Les vies passées, qu'est-ce que vous voulez faire, ça représente... Ben oui, j'ai envie de me guérir, j'ai envie de faire quelque chose et c'est ça qui joue vraiment sur mon système nerveux... Ça agit... pas comme faire pipi... mais pareil. »

Gilles est donc un schizophrène. Il nous dit des choses fortes :

1. qu'il a perdu *son image* et qu'il cherche à la retrouver par la voie de la pensée (ce qui semble bien difficile),
2. que sa vie est fictive, c'est-à-dire relève de la *fiction*, ce qui est une vérité à laquelle peu de névrosés, enfermés dans la fiction quasi imperméable de leur fantasme accèdent.
3. qu'il en résulte ou plutôt (pour éviter d'introduire de la causalité) que ça se traduit par « ne pas savoir où l'on est ni où l'on va par défaut d'une *limite* ». Autrement dit que le sentiment de réalité suppose l'existence d'une *limite*, mais laquelle ?
4. la limite en question est un *temps*. Ce temps est *fortuit* (i.e. livré au hasard donc sans cause). Il dépend des antécédents éventuellement familiaux. Causalité et temporalité sont liées et dépendent de la mutation de l'objet pulsionnel en objet cause du désir.

Le mécanisme proprement psychotique n'est donc pas le refoulement. Comment rendre compte de la différence entre le pôle schizophrénique avec atteinte de l'image du moi et de la dissociation avec cette obscurité fréquente du discours et le pôle paranoïaque avec conservation d'un moi apparemment fort et d'un discours ferme et clair, quoique parfois allusif?

Freud, qui voyait les choses en terme de régression de la libido estimait que dans la paranoïa la libido se détachait du monde et refluit sur le moi. Alors que dans la schizophrénie, la libido régressait à un stade antérieur à la constitution du moi, à un stade autoérotique, avant que le moi ne constitue comme objet.

Peut-on en dire plus ? Sans doute mais nous n'irons pas plus loin aujourd'hui¹².

¹² Cette question a fait l'objet de ma communication au séminaire d'été 2018 de l'ALI.

